



OPPEE

Observatoire des politiques publiques en situation d'épidémie et post épidémique

université
de **BORDEAUX**

Voir l'épidémie de COVID-19 au filtre de l'ethnologie de la ville

Bernard Cherubini, maître de conférences d'ethnologie HDR, IRM-CMRP, Université de Bordeaux

Jeudi 3 décembre 2020 : Clap de fin pour mon cours annuel en anthropologie urbaine destiné à nos étudiants du master 2 de santé publique, parcours de Promotion de la santé, donné cette année à distance via notre plateforme d'enseignement à l'ISPED (Institut de santé publique d'épidémiologie et de développement). Les travaux dirigés de cette année ont emboîté les pas des populations urbaines de plusieurs villes dans le monde mais aussi les pas de l'actualité de la lutte contre l'épidémie de COVID-19 avec un sujet commun : les rapports entre la ville et cette épidémie. Pour ce travail, les étudiants interrogent des situations urbaines rencontrées à Stockholm, Dublin, Londres, Bruxelles, Berlin, Munich, Genève, Lausanne, Athènes, Milan, Bergame, Barcelone, Madrid, Lille, Grenoble, Marseille, Toulouse, mais aussi Cali, New York, Sydney, Singapour, Séoul et Dubaï. Les situations épidémiques varient dans le temps et dans l'espace depuis le début de l'année 2019, dans cette géographie mondialisée des couvre-feux, confinements, mises en quarantaine, isolements, distanciations physiques, gestes barrières, ports de masques ou pas. Mais une même question se pose et est posée aux autorités en santé dans ces différents pays : comment sont perçues, discutées, appliquées les mesures prises au nom de la lutte contre cette pandémie mondiale par des populations majoritairement urbaines aux quatre coins du monde ?

Pour l'enseignant que je suis, inséré dans un cursus de santé publique et de promotion de la santé, se pose chaque année la même question, posée à la fois dans le contenu actualisé du cours et dans le retour des travaux issus des stages réalisés dans des organismes professionnels : que savons-nous des comportements urbains, de la culture urbaine et de la culture citadine, lorsque l'on se prépare à intervenir en santé publique en milieu urbain ? Depuis le début des années 1990, les acteurs de la politique de la ville et ceux de la santé publique ont pris l'habitude de travailler ensemble, au travers de dispositifs innovants comme les ateliers santé ville (ASV) qui offrent du reste des postes de chargé de projet à nombre de nos étudiants



en promotion de la santé (Fassin, 1998 ; Cherubini, 2011). La connaissance que nous pouvons avoir des modes d'appropriation de l'espace urbain, des formes urbaines, de la culture citadine, peuvent expliquer nombre de ces comportements. Plus personne ne doute désormais que les dynamiques sociales autour du vivant et de la vie s'ancrent dans des processus historiques, qu'il est indispensable d'apporter des éclairages sur des questions générales telles que les identités individuelles et collectives, la normalité, les valeurs, de toucher à des questions anthropologiques et sociologiques qui se posent face à des enjeux biologiques et sociaux majeurs des sociétés actuelles, telles que la gestion de la santé et de la maladie, ou les phénomènes de migration, sans pour autant perdre de vue la spécificité de chaque situation et des pratiques (Vailly, Kehr et Niewohner, 2011 : 24).

Au milieu des années 1980, les premières rencontres scientifiques organisées par des ethnologues urbains, la plupart du temps à l'initiative de Jacques Gutwirth et de Colette Pétonnet (1987) qui avaient développé ces approches au sein du Laboratoire d'anthropologie urbaine du CNRS à Paris, accueillaient régulièrement Michèle de La Pradelle (1996) qui travaillait sur les marchés forains en milieu urbain ou encore Laurence Roulleau-Berger (2004) qui travaillait sur les modes de vie et les cultures des jeunes urbains. Ironie du sort, c'est dans un marché urbain chinois dans la ville de Wuhan que la mise en accusation du commerce des animaux vivants, en particulier celle du pangolin, a été projetée sous les feux de l'actualité, comme origine de la transmission du virus de COVID-19, du fait de la forte densité des contacts entre espèces animales et avec les humains, de l'abattage des animaux vivants dans ce type de marché, dit « marché humide » dans la littérature scientifique concernant ces épidémies qui passent par des « réservoirs animaux » (Keck, 2020).

Outre le fait que le pangolin ferait l'objet d'un braconnage intense et que la Chine a été obligée d'interdire sa consommation et de retirer l'espèce de la pharmacopée traditionnelle, c'est l'existence de ces marchés aux animaux sauvages qui pose problème pour la diffusion du virus en tant qu'hôte intermédiaire, au même titre que la chauve-souris et la civette pour d'autres formes de coronavirus. Mais le vœu des autorités de santé publique de réguler ces marchés, de mieux les encadrer, ce qui semble avoir été mieux réussi à Hong Kong, à Singapour ou à Taïwan qu'à Wuhan ou à Pékin, se heurte à des pratiques citadines bien enracinées dans l'espace et le temps, qui font que les gestes barrières sont très difficiles à respecter, que les habitudes de consommation sont loin d'être enrayées, faisant courir le risque de développements de marchés illégaux clandestins. L'ethnologie de la ville nous montre sans aucune ambiguïté que ces marchés sont l'occasion d'une mise en scène d'une interconnaissance généralisée qui, même dans un anonymat relatif à l'occasion des achats sur un étal, est censée manifester l'appartenance à une même communauté locale et régionale (La Pradelle, 1996, 2000).

La transformation des relations entre humains et non-humains placée au cœur de la santé publique peut certes se traduire par de nouvelles techniques pour limiter les risques de transmission, comme l'abattage massif de volailles ou l'usage de poulets sentinelles, dans le cas de la pandémie de grippe aviaire (Kieck, 2020), mais la relation intime entre les humains et leurs animaux domestiques, avec les animaux sauvages, est profondément perturbée au niveau des pratiques alimentaires et culinaires dans la quotidienneté et au niveau des rituels collectifs, comme les repas de chasseurs ou les fêtes familiales. Le système de l'alimentation carnée, des rapports entre le sang et la chair (Vialles, 1987), la correspondance symbolique entre corps social et corps animal, le système du flux sauvage, la pensée ordonnatrice des faits dits de chasse (Hell, 1985), sont très étroitement articulés sur ce champ des principes de précaution en santé



publique qui viennent bousculer les pratiques culturelles les plus enracinées dans la tradition culinaire et ethnologique.

De la même façon, on ne pourrait pas comprendre les réactions des Londoniens face à un confinement du même type dans les années 1960, sans prendre en compte les recherches pionnières en anthropologie urbaine produites par Elisabeth Bott (1957) – certes assez souvent critiquées - sur les réseaux sociaux urbains et les relations sociales de proximité dans les familles urbaines « ordinaires », ou encore l'ouvrage emblématique de Michael Young et Peter Willmott (1957) sur la précarité dans un quartier ouvrier de Londres, Bethnal Green, traduit en français sous le titre « Le village dans la ville ». Ne pas voir les villes dans leur société serait une erreur manifeste, tout autant que de généraliser des observations qui s'appliquent à une classe ouvrière anglaise à un moment particulier de son histoire.

L'ethnologie des pratiques sportives en ville ne peut être ainsi ignorée au moment où les joggers et autres coureurs à pied sont montrés du doigt par les autorités en santé qui tentent d'imposer une heure de sortie maximale à ces pratiquants au nom des règles édictées au titre du confinement. Il y a déjà plus d'une vingtaine d'années que le géographe Antoine Haumont (1998) a pu dresser le tableau du « sport post-moderne dans les villes des Etats-Unis » dans un numéro spécial des *Annales de la Recherche urbaine* consacré au « Sports en ville » : « Le jogger, l'adepte du fitness, le basketteur des *playgrounds* ou le golfeur de la *suburbia* sont des figures emblématiques de l'annexion du sport par les modes de vie ». L'appropriation sportive de l'espace public banal a parfaitement été analysée par Marine Segalen (1994) dans son ouvrage « Les enfants d'Achille et de Nike », sous-titré « une ethnologie de la course à pied ordinaire ». On ne peut que souscrire à une de ses remarques sur ces courses ordinaires et populaires qui ont investi l'espace urbain : « Nos modernes cavalcades remplacent les spectacles urbains des temps classiques : processions religieuses, défilés des corps de métiers lors des fêtes des saints patrons, entrées royales, chevauchées guerrières – autant de mises en scène destinées à la foule populaire » (p. 232).

Cette forme de liberté qui sert à reconquérir son corps et la ville, à une époque où notre sédentarité pose des problèmes de santé, peut-elle rejetée d'un revers de main par la direction générale de la santé au nom des principes de précaution ? Plus globalement, il serait fort dommageable que nombre de prises de décision dans l'urgence dite sanitaire soient avalisées de façon insuffisamment réfléchies en regard de nos connaissances des cultures citadines, des cultures et des sous-cultures urbaines, de l'expertise de la quotidienneté, qui sont issues de terrains ethnographiques ou d'enquêtes microsociologiques ((Lepoutre, 1997 ; Lapeyronnie, 2009) réalisées au cours des toutes dernières années, dans un grand nombre de quartiers et de villes concernées par des couvre-feux et des règles de confinement.

Loin de prétendre à une quelconque exhaustivité en matière de décryptage des apports de l'anthropologie urbaine, ces quelques réflexions ne contribuent bien évidemment pas de manière décisive aux efforts produits en faveur de la lutte contre cette épidémie de COVID-19. Restons modestes mais néanmoins vigilants, car nous ne sommes pas les seuls à penser que les experts rassemblés auprès des responsables de notre politique de sécurité sanitaire ne représentent qu'une infime partie de l'éventail des disciplines des sciences humaines et sociales, et qu'il serait parfois utile d'élargir ce cercle. Le projet OPPEE s'inscrit dans cette perspective d'élargissement de la réflexion et tous nos collaborateurs entendent bien s'inscrire dans cet esprit d'ouverture et d'approfondissement du diagnostic et des propositions d'actions.



Ces quelques commentaires peuvent nous inciter à poursuivre plus intensément notre collecte des modes de vie, des styles de vie urbains, associés à une culture citadine dans une perspective très classique de la recherche en anthropologie urbaine mais aussi à élargir notre champ d'observation aux dimensions environnementales et sociales de la cohabitation entre espèces humaines, animales, végétales, dans ce que d'aucuns appellent désormais des recherches sur l'anthropocène. Celles-ci nous obligent à repenser les rapports entre nature et sociétés (Bonneuil et Fressoz, 2013), au carrefour des globalisations (Saillant, 2009), et de l'interdisciplinarité, dans une approche de santé globale, intégrant la santé des écosystèmes (Morand, 2016), pour faire face aux maladies émergentes, aux nouvelles maladies transmissibles.

Références

- Bonneuil, C. et J.-B. Fressoz, 2013, *L'Évènement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil.
- Bott, E., 1957, *Family and Social Network. Roles, Norms, and External Relationships in Ordinary Urban Families*, London, Tavistock.
- Cherubini, B. (dir.), 2011, *Agir pour la promotion de la santé. Une politique ouverte à l'innovation ?* Toulouse, érès.
- Fassin, D. (dir.), 1998, *Les figures urbaines de la santé publique. Enquête sur des expériences locales*, Paris, La Découverte.
- Gutwirth, J. et C. Pétonnet (dir.), 1987, *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Editions du CTHS.
- Haumont, A., 1998, « Le sport post-moderne dans les villes des Etats-Unis », *Les Annales de la Recherche urbaine*, n°79, juin 1998, pp. 23-32.
- Hell, B., 1985, *Entre chien et loup. Faits et dits de chasse dans la France de l'Est*, Paris, Editions de la MSH.
- Keck, F., 2010, *Un monde grippé*, Paris, Flammarion.
- Keck, F., 2020, « Postface : Les premières leçons du coronavirus de Wuhan », dans F. Keck, *Les sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, Paris, Zones sensibles.
- Lapeyronnie, D., 2009, *Ghetto urbain*, Paris, Robert Laffont.
- La Pradelle, M. de, 1996, *Les vendredis de Carpentras. Faire son marché, en Provence et ailleurs*, Paris, Fayard.
- La Pradelle, M. de, 2000, « La ville des anthropologues », dans T. Paquot, M. Lussault et S. Body-Gendrot (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, pp 45-52.
- Lepoutre, D., 1997, *Cœur de banlieue*, Paris, Odile Jacob.
- Morand, S., 2016, *La prochaine peste. Une histoire globale des maladies infectieuses*, Paris, Fayard,



Rouleau-Berger, L., 2004, *La rue, miroir des peurs et des solidarités*, Paris, PUF.

Saillant, F., 2009, « Ouvertures. L'anthropologie au carrefour des globalisations », dans F. Saillant (dir.), *Réinventer l'anthropologie ? Les sciences de la culture à l'épreuve de la globalisation*, Montréal, Liber, pp. 7-20.

Segalen, M., 1994, *Les enfants d'Achille et de Nike*, Paris, Métailié.

Vailly, J., Kehr, J et J. Niewohner (dir.), 2011, *De la vie biologique à la vie sociale. Approches sociologiques et anthropologiques*, Paris, La Découverte.

Vialles, N., 1987, *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, Paris, Editions de la MSH.

Young, M. and P. Willmott, 1957, *Family and Kinship in East London*, London, Rouledge.